

Dialogue à deux plus un

Les racines de la liberté de Basarab Nicolescu et Michel Camus,
Accarias - L'originel, 128 p.

Jean Biès

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biès, J. (2002). Dialogue à deux plus un / *Les racines de la liberté* de Basarab Nicolescu et Michel Camus, Accarias - L'originel, 128 p. *Spirale*, (187), 38–39.

DIALOGUE À DEUX PLUS UN

LES RACINES DE LA LIBERTÉ de Basarab Nicolescu et Michel Camus

Accarias – L'originel, 128 p.

DANS *Les racines de la liberté*, Basarab Nicolescu et Michel Camus s'adonnent à un dialogue fraternel qui se prévaut du *Dialogue de l'amitié* de Luc Dietrich et Lanza del Vasto, et qu'on imaginerait aussi entre Montaigne et La Boétie. Les deux auteurs, entremêlant leurs regards sur le passé et leurs visions de l'avenir, accomplissent le tour de force de nous donner en moins de cent pages une somme miniature concernant leur vision du monde et leur philosophie de la vie. Miracle auquel s'ajoute celui d'une rencontre pour le moins inattendue, et d'une rare qualité, de deux personnalités que rien ne semblait devoir réunir : un scientifique, physicien quantique, arpenteur du vide, et un poète qualitatif, moins ciseleur de syllabes que de silences, cependant réunis par la commune ferveur d'une quête de Vérité, cette « *Evidence absolue* ». Deux exilés qui, de leur exil, ont fait une voie initiatique; deux compagnons de route qui ont décidé de sauver leur âme, et pour qui l'amitié est plus importante que l'amour, lequel leur semble alourdi de passionnel, compliqué de sexualité, fragilisé de variations; deux transgresseurs en quête d'une « troisième naissance ».

L'entente n'est pas — heureusement — toujours au rendez-vous. Tandis que le premier cherche instinctivement le même dans l'autre, le second préfère chercher l'infiniment autre en lui-même. (Mais n'est-ce pas le même-autre qui est toujours requis?) Tandis que le premier retrouve le mal avec le bien dans le Dieu Un de Böhme, l'autre ne voit avec Kafka que négativité absolue dans le mal. (Mais ne s'agit-il point d'un mal métaphysique ici, et là, d'un mal moral?)

Comme ces deux questions le laissent entendre, il se pourrait que les désaccords relèvent seulement de la question des « points de vue » et des « niveaux de Réalité », et que ce dialogue entre le savant et l'artiste soit de fait soutenu, sous-tendu par un troisième personnage, invisible et muet, terriblement actif et intelligent, pourvu d'une baguette intellectuelle qui réduit miraculeusement les antagonismes en concordances. Le thème majeur de ce livre n'est autre que l'illustration vivante et vécue d'une idée très ancienne et qui n'est encore qu'au seuil de son avenir, l'harmonisation des contraires, se diversifiant ici à travers les domaines religieux, philosophiques et littéraires qui occupent tant l'esprit de nos interlocuteurs, élèves sérieux et souriants du grand Translocuteur leur maître.

Le tiers ténébreux

Basarab Nicolescu sait que l'on n'échappe pas à sa naissance; et sa religion d'origine reste et irradie en filigrane la démarche qui est la sienne. D'un côté — celui du scientifique orthodoxe —, nous voyons la Nature — qui n'est plus ni magique ni mécaniste — s'acheminer vers une « transnature » où la « matière » le cède à moins matière qu'elle, s'estomper au profit d'une « substance », dont le grec *hulê* rend pleinement compte. De l'autre côté — celui de la cosmologie byzantine —, une nature héritée de l'Antiquité païenne, mais subsistant encore dans ce « christianisme cosmique » étudié par Mircea Eliade, où la *physis*, baptisée, tend vers sa transfiguration. Les deux visions diffèrent en ce qu'elles ne sont pas du même « ordre », au sens pascalien du terme, mais ont en commun de se référer non à la matière brute au front de taureau, d'une solide opacité, mais à la plasticité d'un monde visité de lumière, comme le rappelle incessamment l'admirable terme de *lumea*.

Bien plus, ce « Vide plein » (de toutes les fluctuations quantiques possibles) n'est pas sans faire songer, sans les confondre, à ces multitudes myriadières que sont les *logoï*, les semences énergétiques qui remplissent la vasque sans bord de la « Possibilité universelle », autrement dit, le « Non-Être », tels qu'a pu tenter de les cerner dans leur trémulation éperdue un Grégoire Palamas.

Il serait semblablement loisible de mettre en équation le « tiers sauvé », régnant au-delà de tous les niveaux de Réalité, et la « Ténèbre » du Non-Être, qu'évoque — ou suggère — Denys l'Aréopagite dans sa *Théologie mystique*; ou encore, cet « Au-delà de tout », que tente d'invoquer Grégoire de Nazianze dans un « Poème dogmatique »; Lui qui a « *tous les noms* », et le seul qu'on ne peut nommer : le « *Nom anonyme* » de la Divinité. Quant aux niveaux de Réalité eux-mêmes, ils ne sont pas sans évoquer les gradations des niveaux ontologiques que symbolise l'Échelle de Jacob, où montent et descendent les Anges; ou encore, la disposition hiérarchique qu'établit la théologie entre le Non-Être infini et absolu, l'Être, ou monde intermédiaire, séjour des énergies in-créées, et la Création; autrement dit, entre *to Theion*, le Divin purement métaphysique, *Theos* et *ho theos*, Dieu dans son principe ontologique, et le Dieu dans son principe créateur (l'article servant à caractériser, et déjà à personnaliser Dieu dans l'intervalle reliant Transcendance et Immanence); enfin, *ho kosmos*, le monde en tant que manifestation ordonnée et réflexion convergente dans l'ici-bas des niveaux supérieurs.

La physique quantique nous apprend que par-delà onde et corpuscule, existe le « quanton ». De même, la théologie orthodoxe pose « *l'au-delà de toute affirmation et de toute négation* » de la Divinité. « *D'elle on ne peut absolument rien affirmer ni rien nier [...]; car toute affirmation reste en deçà de la Cause unique et parfaite de toutes choses, et toute négation reste en deçà de la Transcendance de Celui qui est dépouillé de tout et se tient au-delà de tout.* » Là se situe la « Ténèbre plus que lumineuse du Silence », ce Silence qui serait en quelque sorte à l'Absolu Infini ce qu'est le quanton à l'infiniment petit — Ténèbre qui est —, obscurité la plus noire par excès d'éclat, « *trans-lumineuse* ».

Ainsi le monde de l'infiniment petit se voit en droit d'apparaître, avec les réajustements souhaitables, comme un décalque du monde spirituel, adapté aux conditions et aux exigences de la pré-texture du milieu qui est le nôtre. Là où les deux mondes semblent diverger — mais en sommes-nous totalement sûrs? —, c'est dans la vision ternaire de l'un et dans la vision trinitaire de l'autre. D'une part, en effet, il nous est dit que les trois « pôles » restent distincts; d'autre part, que les trois « Visages » coexistent l'un dans l'autre pour former la *perichorêsis*, échange d'être par lequel chacun des trois n'existe que par sa relation aux deux autres. Et cependant, il y a bien quelque chose de ressemblant dans la tripolarité dynamique de la logique de Lupasco, à partir du moment où les deux antagonismes ne s'opposent pas totalement et où le tiers se trouve inclus. À ce titre, la vision ternaire serait dans le « miroir plaintif » de la Création comme un reflet de la vision trinitaire; tout serait « *périchorèse* »; et par là, ce n'est pas seulement l'homme qui serait à l'image de Dieu, ni sa logique, mais la Création tout entière, comme en porte témoignage l'interdépendance régnant au cœur de la substance cosmique.

Le troisième œil

Husserl distingue entre le « *regard naïf* », naturel, qui fait croire vrai tout ce que l'on perçoit et le « *regard transcendantal* », qui sait que « tout est faux » de ce qui relève du monde phénoménal et du moi empirique. Or l'homme n'est rien, sinon jouet de ses propres appréciations et erreurs d'optique, tant qu'il n'a pas obtenu ce regard trans-duel par lequel ce n'est plus lui qui voit les choses, mais l'essence en lui qui, les voyant, les découvre et les reconnaît illusions.

Le passage du regard binaire au regard discriminatoire du « troisième Œil », équivaut au déchirement, de haut en bas, du voile opaque du

Mirage universel, à une véritable illumination-révélation qui fait sortir de la mort, celle-ci étant de vivre sans être conscient que tout est mort au sein d'un carrousel de phantasmagories. Cette expérience du dessillement, il semble bien que les deux amis l'aient faite, chacun sur son mode.

Michel Camus nous relate, succédant à sa rupture avec son adolescence par l'« acceptation jubilatoire de la solitude » ouverte sur la « délivrance », sa découverte fulgurante d'un livre d'Abellio, *Les yeux d'Ézéchiël sont ouverts* — on remarquera la valeur symbolique du titre —, lu d'une traite en une nuit, et qui le laissa « comme mort » pour « renaître autre ». Révélation lui était faite de la primauté de la voie opérative sur la voie spéculative : comment apprendre à mourir à son moi pour renaître au « Je » véritable. Mais il y aurait aussi le livre de Daumal, *Chaque fois que l'aube paraît* — notons encore ce titre —, qui ferait prendre à Michel Camus la « décision irrévocable » de renoncer à toute carrière pour se consacrer à la recherche du « sens de la mort ». Et il connaîtrait enfin, en 1961, l'expérience illuminative de l'époché, au terme de sa pratique de la phénoménologie de la conscience transcendante. Comme toutes les morts-naiissances de ce genre, ces expériences procèdent sans doute d'une certaine subjectivité, mais aussi de l'ineffable, qui dicte à l'intéressé la discrétion pudique à laquelle il se tient et nous interdit d'en juger.

Basarab Nicolescu se montre un peu plus disert sur sa propre expérience, survenue un certain 19 novembre 1989, sans que cette extraversion de la confiance nous permette rien d'autre que de la citer dans sa spontanéité : « J'ai éprouvé une joie sans nom devant l'évidente beauté du monde. Tous les passants et les passantes étaient d'une éclatante beauté, ainsi que tout ce qui m'entourait [...] Et surtout cette lumière étrange, liquide comme le miel, caressant par son mouvement et enveloppant les passants, les arbres, les pierres. »

L'obtention du « regard transcendental » s'obtient, écrit Husserl, par le recours à l'époché. Ce vieux mot grec dérivé du verbe *épéchein*, « suspendre », est emprunté au philosophe Pyrrhon, fondateur du scepticisme; il signifie « suspension » (de toute pensée, opinion, jugement); « mise entre parenthèses » de tout, et par suite, désidentification, « dépossession de soi », « dépouillement intérieur ». Jamais doctrine philosophique plus éloignée des philosophies essentialistes, et fondée sur le doute systématique, ne s'en est trouvée plus proche, ou complice, grâce à ce tiers — l'époché — qui leur est commun à toutes. Leur chemin se sépare seulement quand le scepticisme, en s'abolissant, aboutit à un nihilisme intellectuel : « savoir que l'on ne sait rien » n'est pas la « docte ignorance », alors que l'essentialisme, ayant fait le vide nécessaire, permet l'accès au vrai Moi — lequel n'est pas sans rappeler le « Moi transcendant » de Gurdjieff, et plus nettement encore, le Soi (*l'âtman*) de l'hindouïsme, où sujet et objet coïncident parfaitement. Un philosophe comme Plotin, contemporain de Pyrrhon, conseillera semblablement :

« Retranche tout! » (*Aphélé panta*), à seule fin d'atteindre à la contemplation de l'Un.

Avec le sens du raccourci qui le caractérise, Michel Camus résume ainsi la situation dans ses *Proverbes du silence et de l'émerveillement* : « Étant ce qu'il devient, ne devenant jamais ce qu'il est, infiniment enraciné dans le non-être, l'homme n'est divinement homme qu'en se niant lui-même. » Mais cette ascèse de l'évacuation du moi ne se fera pas dans une caverne d'anachorète, elle se fera dans ce monde, aussi dur soit-il au quêteur d'absolu; ou plutôt, ce monde sera cette caverne. Dans ses *Aphorismes sorciers*, Michel Camus complète ainsi sa pensée : « Celui qui cherche à devenir soi-même en se séparant de l'autre finit par se découvrir de plus en plus séparé de soi » — comprenons aussi bien : du Soi.

La parole tierce

Dire le tiers secrètement inclus exige un langage pour ainsi dire secret et inclusif, un langage privilégié, particulièrement adéquat. Ce langage est la poésie. Le poète a charge de l'appriivoiser : il luttera contre le sommeil en supprimant les réminiscences, les facilités verbales, les automatismes, il se soumettra à une sorte d'époché en retranchant impitoyablement, tout au long d'un travail acharné, fait de repentirs, de décantations, le pesant et l'inutile, pour aboutir enfin à une forme achevée, à cette « poésie blanche » dont rêvait Daumal.

Au seuil de leur investigation, le savant-poète et le savant poète ont soin d'écarter la poésie divertissante, celle du cliquetis de mots et des faux brillants, étrangère à toute profondeur, pour privilégier hautement la poésie-pensée, sœur de la philosophie. Lignée des plus anciennes : Empédocle, Lucrèce l'avaient inaugurée; mais elle s'enrichirait d'apports plus récents, et non des moindres, avec, chez nous, Scève, Nerval, Mallarmé, Valéry, et ailleurs, Donne, Keats, Shelley, Blake, ou encore Novalis, Hölderlin, Rilke; et parmi les contemporains, Juarroz, Adonis, Carteret, Camus.

La poésie-pensée ne s'oppose pas à la poésie-sentiment, comme on pourrait le croire. Ici aussi, le tiers est à l'œuvre. Le chassé-croisé partout constaté entre les polarités contraires joue une fois de plus. La pensée dont il s'agit n'est point tant mentale (quel poème « intellectuel » serait-il jamais lisible ou supportable?) que *cordiale* : elle est celle d'un homme qui pense avec son cœur. Ce qu'un auteur comme Unamuno exprime en une phrase : « La pensée ressent et le sentiment pense » — à condition que ce sentiment ne soit point sentimentalisme mais cette intuition où connaissance et amour se rejoignent.

À la lecture du livre de Basarab Nicolescu et de Michel Camus, deux aspects majeurs de la poésie apparaissent. Le premier fait de la poésie un véhicule du tiers; le second en fait un interprète du silence. Véhicule du tiers, la poésie l'est par son pouvoir de rapprochement et de conciliation du sujet et de l'objet, allant jusqu'à

révéler l'interdépendance universelle, laquelle abolit les frontières entre les règnes, efface les contours. « Je regarde le paysage, remarque Michel Camus, le paysage me regarde. » Il y a entre chaque moi et le reste du monde réciprocity de regard, perméabilité d'influences, connivence sans confusion. Il conviendrait d'ailleurs de dire plus exactement : « Je regarde l'âme du paysage inscrite au cœur de ses éléments, parcelle de l'Âme du Monde; l'âme du paysage me regarde, ou plus exactement, regarde mon âme. » Plotin savait déjà, à la suite des *Upanishad*, que notre œil ne voit le soleil que parce qu'il y a en lui quelque chose de la nature solaire.

Ces interactions, ces relations concordantes, ces rendez-vous clandestins savamment ménagés par le tiers inclus se retrouvent dans l'entreprise poétique. Mallarmé souhaitait déjà « instituer une relation entre les images exactes, et que s'en détache un tiers aspect fusible et clair... » Le projet sera repris par tous ceux qui, tendant à une poésie ramassée sous le signe de l'homogénéité, ont choisi ce que Maître Eckhart appelait la « troisième parole », ni dite ni pensée. Michel Camus, qui cite l'expression, évoque lui-même la « main mythique » qui écrit, et qu'à la suite de Fred Deux, il nomme la « main cachée », ou « troisième main », celle d'une tierce écriture.

La conversion de l'Occident

Si un bon livre est stimulant à la lecture, multipliant les réactions, suscitant toutes sortes d'associations d'idées, déclenchant des « mouvements internes » du meilleur aloi, les *Racines de la Liberté*, livre radical par excellence, est assurément un excellent livre. Il reste entendu qu'à l'image de l'*Ashvattha* de la mythologie hindoue, plongeant ses racines dans le ciel, celles dont il est ici question se nourrissent également de tout ce qui fait les valeurs supérieures : l'équilibre des fonctions psychologiques, l'acquisition d'une conscience, la vision simultanée des niveaux de Réalité, le dépassement des opposés, l'unification de l'être.

Parmi tant de systèmes en déroute, le message que nous délivrent Basarab Nicolescu et Michel Camus ressemble à un grand souffle d'air purificateur. La vision trialectique à laquelle ils parviennent et nous conduisent n'apparaît pas comme simple alternative à d'autres, formulée dans le simple désir d'originalité, mais il se pourrait fort qu'elle soit la solution ultime à tout ce qui n'est que problème et chaos, la seule qui puisse encore prétendre éviter au monde sa complète destruction. Comme tel, leur livre n'est pas seulement le compte rendu d'entretiens cordiaux; il célèbre les retrouvailles de la science-connaissance et du poétique-noétique et confirme l'ouverture de l'Occident à l'Orient ou, plutôt, la conversion de l'Occident à l'autre Occident qu'il est en réalité, c'est-à-dire à lui-même en sa nature première.

JEAN BIÈS